53e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 5 30 JANVIER 1936

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT	Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*	Prélat de la Maison de Sa Sainteté Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
FONDATEUR	DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les « Revues »

SOMMAIRE

I. La crise religieuse en Allemagne dans son état actuel, selon M. Edmond Vermeil, professeur à la Sorbonne. — Un recul certain vers la barbarie. — Les origines de la religion raciste-nordique. — II. La tentative d'unification des Eglises protestantes. — Rosenberg et ses théories. — Sympathies de ce mouvement avec le laïcisme français. — Résistance des Eglises protestantes. — Les « Eglises de Confession » contre l'Eglise du Reich. — Géographie religieuse actuelle de l'Allemagne. — III. La température de l'attachement au régime nazi. — Désaffection croissante. — Deux causes : malaise économique, malaise religieux. — Faits attestant l'un et l'autre, selon M. d'Harcourt. — IV. L'homme-chrétien et l'homme-prolétarien, selon M. Gonzague Truc. — V. En pays de missions : la naissance d'une Congrégation de Sœurs noires.

I

Les soucis que donne à l'Europe le conflit italo-éthiopien n'empêchent pas les observateurs politiques ou sociaux de regarder ce qui se passe dans les divers pays d'Europe et notamment en Allemagne. Les nouvelles qui nous viennent de celle-ci sont rares et toujours un peu suspectes. On sent qu'il règne là-bas une censure rigoureuse, que les journaux manquent de liberté, que toutes leurs communications ont ou peuvent avoir un caractère tendancieux. Ce que nous ont dit et répété les voyageurs qui ont pu, en petit nombre, aller se documenter sur place, était de nature à nous donner du régime hitlérien une idée telle que sa solidité demeure comme une sorte de mystère. Comment un grand peuple, pense-t-on communément, peut-il supporter en silence une tyrannie aussi effroyable ? Il est vrai que l'on pourrait dire la même chose de la Russie des Soviets et que nous ne sommes pas sûrs, nous Français, de ne pas tomber, un jour ou l'autre, dans un abîme tout semblable, et, si nous avons le malheur d'y tomber, d'en pouvoir sortir plus promptement que ces peuples infortunés.

Deux articles importants, l'un dans la *Revue de Paris* du 15 décembre, l'autre, dans la *Revue des Deux Mondes,* même date, nous parlent de la situation en Allemagne. Le premier a pour titre : *La Crise religieuse en Allemagne,* et il est signé Edmond Vermeil. Le second est de Robert d'Harcourt et il est intitulé : *Le Mécontentement allemand.* Nous allons les parcourir l'un après l'autre.

Au point de vue religieux, l'Etat hitlérien a lancé un défi à l'histoire. Il était admis universellement que le plus grand progrès accompli dans le monde, au point de vue religieux et moral, était celui que le Christ avait réalisé en brisant toutes les barrières entre les races, en appelant tous les hommes, sans distinction, à entrer dans une même famille devant Dieu. L'historien français Fustel de Coulanges avait traduit en termes très heureux cette belle révolution :

« Partout, dans le premier âge de l'humanité, écrit-il, on avait conçu la divinité comme s'attachant spécialement à une race. Les Juifs avaient cru au Dieu des Juifs, les Athéniens à la Pallas athénienne, les Romains au Jupiter capitolin. Le droit de pratiquer un culte avait été un privilège. L'étranger avait été repoussé des temples ; le non-Juif n'avait pu entrer dans le temple des Juifs ; le Lacédémonien n'avait pas eu le droit d'invoquer Pallas athénienne. Il est juste de dire que, dans les cinq siècles qui précédèrent le christianisme, tout ce qui pensait s'insurgeait déjà contre ces règles. La philosophie avait enseigné maintes fois, depuis Anaxagore, que le Dieu de l'univers recevait indistinctement les hommages de tous les hommes... Le christianisme, venant après tous ces progrès de la pensée et des institutions, présenta à l'adoration de tous les hommes un Dieu unique, un Dieu universel, un Dieu qui était à tous, qui n'avait pas de peuple choisi et qui ne distinguait ni les races, ni les familles, ni les Etats... Cela eut de grandes conséquences, tant pour les relations entre les peuples que pour le gouvernement des Etats. Entre les peuples, la religion ne commanda plus la haine ; elle ne fit plus un devoir au citoyen de détester l'étranger ; il fut de son essence, au contraire, de lui enseigner qu'il avait envers l'étranger, envers l'ennemi, des devoirs de justice et même de bienveillance. Les barrières entre les peuples et les races furent ainsi abaissées ; le *pœmerium* disparut : « Jésus-Christ, dit l'apôtre, a rompu la muraille de séparation et d'inimitié. » — « Il y a plusieurs membres, dit-il encore, mais tous ne font qu'un seul corps. Il n'y a ni gentil, ni Juif ; ni circoncis, ni incirconcis ; ni barbare, ni Scythe. Tout le genre humain est ordonné dans l'unité. » — On enseigna même aux peuples qu'ils descendaient tous d'un même père commun. Avec l'unité de Dieu, l'unité de la race humaine apparut aux esprits ; et ce fut dès lors une nécessité de la religion de défendre à l'homme de haïr les autres hommes. »

Si M. Vermeil ne cite pas cette page magnifique, il en rappelle, sans y penser, les idées fondamen-

tales. Il montre que l'Etat hitlérien favorise, de tout son poids, une « religiosité qui se prétend avant tout nationale, » tandis que « Juifs et Chrétiens affirment ensemble les vérités religieuses d'ordre universel. »

Il est aussi un second point sur lequel la lecture de la *Cité Antique* met en évidence l'éclatante supériorité du christianisme. C'est celui des rapports entre l'Eglise et l'Etat. Il apparaîtra à quiconque voudra en faire l'objet d'une étude approfondie et impartiale, que c'est le christianisme qui a engendré la liberté civique et politique dans le monde et que sans lui elle ne pourrait se maintenir. C'est ce qui me semble ressortir de ce passage de M. Vermeil :

« Julien Benda définissait, dans le *Temps*, il y a quelques semaines, le conflit religieux d'outre-Rhin avec une clarté parfaite. En Allemagne, disait-il, nul ne semble plus avoir le droit de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, le droit de servir simultanément sa nation et une religion ou une philosophie de portée humaine et internationale... »

« Ainsi s'explique peut être, — dit encore M. Vermeil, — la secrète analogie qui existe entre la crise confessionnelle d'Allemagne et celle de la Russie soviétique... Menacée ou menaçante, la nation se transforme ainsi en une manière de Minotaure, qui dévore les individus, les groupes constitués, et surtout, comme dans la légende, les jeunes gens. Que l'Etat contemporain s'imagine avoir opéré la guérison nationale par une soudaine régénération spirituelle capable de se muer en triomphes matériels ou militaires, et il n'impose plus de limites à ses exigences. Il cherche en particulier à dépouiller les Eglises de leur traditionnelle suprématie sur les âmes et les esprits. »

Bref, nous retrouvons, dans l'évolution actuelle de la Russie ou de l'Allemagne, les idées que le christianisme avait fait disparaître en enlevant à l'Etat son emprise sur les âmes afin de pouvoir réunir tous les êtres humains, par dessus les divisions ethniques, dans une immense fraternité sous le regard de Dieu.

« Pour ce qui est du gouvernement de l'Etat, avait dit Fustel de Coulanges, on peut dire que le christianisme l'a transformé dans son essence, précisément parce qu'il ne s'en est pas occupé. Dans les vieux âges, la religion et l'Etat ne faisaient qu'un ; chaque peuple adorait son Dieu et chaque Dieu gouvernait son peuple ; le même code réglait les relations entre les hommes et les devoirs envers les dieux de la cité. La religion commandait alors à l'Etat et lui désignait ses chefs par la voix du sort ou par celle des auspices ; l'Etat à son tour intervenait dans le domaine de la conscience et punissait toute infraction aux rites et au culte de la cité. Au lieu de cela, Jésus-Christ enseigne que son empire n'est pas de ce monde. Il sépare la religion du gouvernement. La religion, n'étant plus terrestre, ne se mêle plus que le moins qu'elle peut aux choses de la terre. Jésus-Christ ajoute : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » C'est la première fois que l'on distinguait si nettement Dieu de l'Etat... Jésus-Christ brise cette alliance que le paganisme et l'empire voulaient renouer ; il proclame que la religion n'est plus l'Etat et qu'obéir à César n'est plus la même chose qu'obéir à Dieu. Le christianisme achève de renverser les cultes locaux : il éteint les prytanées, brise définitivement les divinités poliades. Il fait plus : il ne prend pas pour lui l'empire que ces cultes avaient exercé sur la société civile. Il professe qu'entre l'Etat et la religion il n'y a rien de commun ; il sépare ce que toute l'antiquité avait confondu. On peut d'ailleurs remarquer que, pendant trois siècles, la religion nouvelle vécut tout à fait en dehors de l'action de l'Etat ; elle sut se passer de sa protection et lutter même contre lui. »

Il fut donc entendu qu'il y a dans l'homme une région inaccessible à l'Etat, sur laquelle celui-ci n'a aucun pouvoir, qui est le domaine propre de la liberté humaine et que l'homme doit préserver jalousement contre tout empiètement du pouvoir civil. C'est en ce sens que le christianisme créa la liberté des âmes. Or, nous assistons en Allemagne à un effort gigantesque pour détruire cette indépendance spirituelle.

Comme M. Vermeil le note fort bien, il était assez naturel que cette tentative se produisît en des pays tels que l'Allemagne ou la Russie, au sein desquels l'Etat et la religion étaient trop étroitement liés, depuis des siècles, pour ne pas régner ou tomber ensemble. Luther avait créé l'Eglise d'Etat. Il avait enlevé ainsi au christianisme à la fois son unité suprarégionale, et sa liberté en face du pouvoir civil. Lorsque les frontières religieuses créées par l'action de Luther furent stabilisées par la paix d'Augsbourg, en 1555 il se trouva que les deux tiers de l'Allemagne actuelle étaient gagnés au luthéranisme et que l'autre tiers seul restait attaché à l'Eglise catholique. Le morcellement de l'empire germanique se traduisit par l'établissement d'une multitude d'Eglises particulières, dont le Souverain local était le « *summus episcopus.* » Les souverains catholiques, de leur côté, conclurent avec le Saint-Siège des Concordats qui leur donnaient d'assez larges pouvoirs dans le domaine religieux. Et depuis une soixantaine d'années, les catholiques avaient constitué une formation politique influente : *le Centre*. De toute façon, tant chez les luthériens que chez les catholiques, l'habitude était prise de donner à la religion un rôle avant tout politique. Sans doute, le Centre joignait à son action dans l'Etat une action dans la société. Le catholicisme allemand était *social,* n'en déplaise à M. Vermeil. Le protestantisme allemand, soutenu surtout par les partis conservateurs d'extrême droite, avait plus exclusivement un rôle politique et se désintéressait de l'action sociale.

La guerre a bouleversé les idées en Allemagne. Elle a renversé l'empire et fait partir les dynastes, qui étaient en même temps les « *summi episcopi.* » Les Eglises protestantes ont dû se réorganiser ; mais le morcellement est resté le même entre elles. On n'envisageait ni Eglise nationale protestante, ni concordat du Reich entier pour les catholiques.

Or, depuis un siècle environ, des éléments protestants avaient évolué vers une nouvelle conception religieuse. Leur protestantisme avait rejeté

la plupart des dogmes proprement chrétiens, pour ne garder qu'une religiosité. Dans cette dernière s'était coulée une mystique nouvelle : *le pangermanisme.* On discerne deux étapes dans ce *processus :* — première étape : le modernisme dissout toute la dogmatique chrétienne et ramène, avec Schleiermacher, la religion à un sentiment pur ; — deuxième étape : ce sentiment pur s'allie avec une théorie des races et la foi en la supériorité divine de la race germanique.

« En face des confessions liées aux intérêts territoriaux, écrit M. Vermeil, le pangermanisme prophétique annonçait une religion purement allemande, expression mystique de l'unité à venir, et qui, mettant fin au dualisme confessionnel comme au particularisme politique, lierait tous les Allemands dans une foi commune, dans le nostalgique espoir d'une victoire capable de leur assurer, grâce à l'unité enfin retrouvée, l'hégémonie européenne. »

Le III[e] Reich se rattache ainsi au passé allemand par les liens les plus étroits. « Ce ne sont pas les chefs nazis qui l'ont inventé, ce III[e] Reich. Il hante depuis des siècles les cerveaux germaniques visionnaires [1]. » M. Vermeil a bien raison d'écrire :

« Longue genèse à reconstruire, mais bien curieuse et mal connue ! Karl Barth me paraît se tromper quand il écrit que le conflit actuel s'explique par deux siècles seulement d'histoire et de pensée religieuse. Il faudrait en réalité remonter à la mystique allemande des XIV[e] et XV[e] siècles, à la Réforme luthérienne et à ses prolongements, aux efforts singuliers que Leibnitz et Kant ont accomplis pour interpréter à leur manière les dogmes fondamentaux du christianisme et dépasser le schisme confessionnel, enfin à la prodigieuse tentative du romantisme allemand qui, dans les deux domaines confessionnels, a essayé de germaniser la théologie chrétienne et a rêvé, lui aussi, d'un christianisme unifié capable d'annuler, mais sur le plan allemand, les conséquences de l'ancienne rupture. La Papauté a mis fin, du côté catholique (en condamnant le modernisme), à cette redoutable emprise de la pensée allemande sur le dogme. Plus libre à l'égard de l'orthodoxie, le protestantisme a engendré, outre la théologie libérale, le pangermanisme religieux. »

Voulez-vous des noms ? M. Vermeil nous les donne :

« Ce pangermanisme, on le voit s'ébaucher chez un certain nombre de publicistes protestants ou même catholicisants, dès avant 1850, Fichte, Hégel et Jahn, Fr. Schlegel, Görres et Adam Müller s'emploient à démontrer que l'Allemagne est seule à connaître les mystères du vrai christianisme. Puis, dans la seconde moitié du siècle, Constantin Frantz, Paul de Lagarde et R. Wagner, reprennent ce thème, prêchent une religion nationale qui, supérieure au catholicisme et au protestantisme, ramènerait l'Allemagne à l'unité spirituelle et politique. Enfin, au début du XX[e] siècle, les pangermanistes les plus notoires, H. S. Chamberlain, Driesmans, Langbehn et tant d'autres, après avoir formulé la théorie raciste et antisémite, annoncent cette religion rigoureusement germanique qui s'inscrit en faux contre toutes les Internationales européennes et d'où sortira un jour la race sainte, le peuple guerrier, seul capable de régénérer l'Europe en substituant au christianisme du Crucifié un idéal d'héroïsme combatif. Et la dernière philosophie de Nietzsche, avec son impitoyable critique du christianisme, avec la différence qu'elle établit entre maîtres et esclaves, avec sa croyance à une mission particulière de l'Allemagne, soutient de son prestige, grâce aux déformations qu'elle peut si aisément subir, la doctrine qui s'épanouit dans les *Assises du XX[e] siècle* de H. S. Chamberlain, maître direct de Hitler et de Rosenberg. »

Bref, le morcellement de l'Allemagne, si jalousement maintenu par la politique de Richelieu et de Mazarin, a engendré une aspiration passionnée vers l'unité et c'est cette passion d'unité et de puissance politique qui soulève les partisans du nazisme actuel.

II

Dans quel milieu se recrutent donc ces partisans ?

« Le mouvement hitlérien a pris naissance dans cette zone médiane de la collectivité allemande qui comprend à peu près la moitié de la population et où voisinent deux classes moyennes, la plus ancienne, celle des possédants : agriculteurs, petits industriels, artisans et commerçants, — la plus récente, celle des salariés : employés, fonctionnaires et gens des professions libérales. C'est en partant de là que le national-socialisme vainqueur a gagné, vers la droite, l'aristocratie terrienne et la haute bourgeoisie des affaires, oligarchie très réduite numériquement et qui l'a financé, — vers la gauche, l'immense prolétariat allemand, qui renferme certaines catégories sociales sur lesquelles la prédication nazie pouvait avoir prise. »

Et qu'est-ce qui a donc séduit ces masses, que guette un désenchantement peut-être prochain ?

« Considéré sous ses aspects psychologiques, le succès de l'hitlérisme s'explique par le heurt qui s'est produit, au sein des classes moyennes, entre leur mentalité, restée farouchement bourgeoise, et le fait brutal de leur prolétarisation progressive. Des mobiles d'ordre moral et religieux s'y sont ajoutés : indifférence confessionnelle, depuis longtemps constatée, antisémitisme, désir ardent d'une religiosité nouvelle, enthousiaste et consolante. N'oublions pas surtout que la classe des salariés comprend, avec la jeunesse universitaire, un grand nombre de pseudo-intellectuels. C'est dans ce milieu que régnaient, au temps de la crise qui a précédé l'avènement de Hitler, l'incertitude idéologique, la fausse culture, l'orgueil blessé, le sentiment amer de la déchéance subie. Et c'est justement ici que devait renaître le rêve de l'unité et de la grandeur nationale, soutenu par ce solidarisme massif que les traditions syndicales entretenaient dans cette classe. »

Retenons de tout cela que la déchristianisation de l'Allemagne ne lui a pas permis d'accepter avec courage et résignation sa terrible défaite, dans

[1] Il ne serait pas impossible de faire un rapprochement historique entre les luttes du Sacerdoce et de l'Empire, au Moyen Age, et la persécution actuelle du catholicisme en Allemagne. C'est toujours le problème de la suprématie du temporel sur le spirituel qui se poursuit !

une guerre qu'elle avait depuis si longtemps préparée, et la meurtrissure d'orgueil qui s'ensuivait dans la conscience nationale. L'hitlérisme a exploité cette meurtrissure ; il a attiré à lui tout ce que la nation comptait d'incroyants ou de demi-croyants. Il a vaincu la social-démocratie, en lui prenant ses formules socialistes, mais en lui reprochant son pacifisme bêlant Il a attiré d'autre part les nationaux, en se donnant comme le parti de la revanche, du relèvement patriotique. Il s'est servi, pour galvaniser la petite bourgeoisie, du pangermanisme vulgarisé. Rosenberg lança, en 1930 son *Mythe du XX^e^ siècle*. En d'autres temps, cet énorme pamphlet n'aurait eu aucun succès. Mais il a été le manifeste d'un parti, il a bénéficié d'un mouvement lancé comme un bolide à travers l'Allemagne. Il a donné à ce mouvement un *Credo,* absurde à coup sûr, mais adapté à la mentalité des demi savants que les Universités modernes nous font en grande série. Les catholiques réagirent avec force. Les luthériens ne comprirent pas le péril tout de suite. La nouvelle religion pénétra dans les paroisses et même dans les presbytères protestants ; elle y fit de nombreux adeptes. Le christianisme allemand naquit de la sorte. Quand Hitler arriva au pouvoir, en janvier 1933, les croyants stupéfaits attendirent les premiers actes. Ce fut d'abord rassurant : négociation d'un concordat avec Rome, c'était de quoi apaiser les craintes des catholiques, si profondément déçus par la ruine du parti politique du Centre ; — formation d'une Eglise protestante du Reich, c'était plus alarmant pour les protestants particularistes, mais il y avait de quoi réjouir tous ceux que hantait le rêve de l'unification religieuse en Allemagne.

La persécution déchaînée contre les Juifs fut un premier signe des victoires que désirait le nazisme, dans le domaine religieux. Il fut bientôt évident pour les catholiques que la signature du Concordat n'avait été qu'un moyen de les ligoter et que le régime pesait de tout son poids contre la foi et la pratique de leur religion. L'évolution de l'Eglise protestante du Reich déçut d'autre part les luthériens convaincus. D'octobre 1933 à l'automne 1934, le conflit prend toute son ampleur.

« Chaque confession défend sa doctrine et ses institutions ecclésiastiques. Les catholiques ne sont pas seulement forcés de renoncer à leur Centre. Leur presse, leurs organisations ouvrières et sociales, leurs associations de jeunesse, voire la sécurité de leur clergé sont menacées. Cardinaux et évêques, curés et laïques prennent position contre la religiosité que favorisent les maîtres de l'heure. Mais les protestants sont entraînés à leur tour dans la lutte. Bousculant l'homme qu'ils ont choisi comme premier évêque du Reich, le pasteur von Bodelschwingh, les autorités hitlériennes lui substituent une de leurs créatures, l'évêque Müller, personnage jusque-là inconnu. Le conflit doctrinal éclate quand les « Chrétiens allemands », qui veulent un luthéranisme germanisé, et le « Mouvement de la Foi allemande », qui propage une religiosité purement nordique, proclament leurs thèses et dressent leurs programmes d'action. »

Sans doute, il se produisit une détente à la veille du plébiscite sarrois ; mais, comme il était prévu, ce ne fut qu'un entr'acte.

« Le débat provoqué par le « Widukind », d'Edmond Kiss, la nouvelle offensive des deux clergés contre la religion nationale, la menace qui pèse sur les budgets cultuels, comme sur les ressources matérielles des Eglises et des couvents, sur les jeunesses et les écoles confessionnelles, les poursuites engagées contre les prêtres et les pasteurs récalcitrants, les emprisonnements et les condamnations multipliés, autant de symptômes qui nous font penser que la lutte sera de longue durée et que l'issue en est imprévisible. »

Notons bien que la haine antichrétienne ne semble pas le fait du chancelier Hitler lui-même. Son livre *Mein Kampf* ne porte pas trace d'anticléricalisme. C'est un livre de politique pratique ; il veut appeler les masses à la politique, leur infuser un sentiment national. Il fait appel pour cela aux deux Eglises en présence, leur demande de faire taire leurs dissentiments que le Juif, d'après lui, attise pour en profiter. Il désirerait que les Eglises renonçassent à l'Ancien Testament, pour supprimer tout contact avec les Juifs. Le christianisme doit, selon lui, se tourner vers une tâche positive, c'est-à-dire vers l'unification de la nation. Hitler ferait volontiers appel au catholicisme, dont il admire la discipline et l'unité ; mais les lieutenants de Hitler sont d'un sentiment tout différent, et Hitler se laisse entraîner par Rosenberg. C'est ce dernier, comme l'*Ami* l'a noté à plusieurs reprises déjà, qui est le prophète de la religion germanique antichrétienne. Résumons une fois de plus sa pensée :

« L'homme ne saisit le mystère de la race que s'il plonge dans sa nature subconsciente, où il retrouve les traits fondamentaux qui l'unissent à la collectivité dont il fait partie. C'est par là qu'il est un vrai fils de sa nation. Qu'il néglige ces appels intérieurs, et il se laisse gagner par un intellectualisme abstrait, par ces fallacieuses Internationales que le rationalisme ne cesse d'engendrer pour le malheur des hommes. Or, il y a la hiérarchie des races. La race supérieure est cette race nordique, qui s'est irradiée sur la terre et y a produit tout ce que nous connaissons de noble et d'héroïque. C'est elle qui revit dans la tradition allemande la plus authentique, avec Wittukind, Maître Eckhart, Luther, Frédéric II, Bismarck et Hitler. On proscrira donc d'Allemagne toutes les doctrines à prétentions universelles, non seulement la démocratie capitaliste d'Occident et le communisme russe, mais encore le catholicisme romain et le judaïsme, liés l'un à l'autre par l'Ancien Testament et par les éléments pauliniens du Nouveau Testament, car ils ont empoisonné l'âme allemande, en la dissociant. Et l'on ramènera le luthéranisme à sa pureté primitive, en y substituant le Christ héroïque au Christ crucifié, l'esprit d'honneur et de combativité à l'humilité chrétienne. »

Appuyé sur cette conception, Rosenberg veut réformer l'éducation nationale. Il veut prolonger et achever l'œuvre de Luther. Il veut rompre les

routines des Eglises établies. Il penche donc à la « séparation ». Il souhaite la suppression des écoles confessionnelles et des sociétés de jeunesse, où l'on corrompt l'âme allemande.

Rapprochez cette tentative de Rosenberg de la politique maçonnique en France, — de la politique communiste en Russie : les analogies sont frappantes. C'est au nom d'une idéologie matérialiste, en ces trois cas, que l'on veut ravir la jeunesse à l'Eglise. Seulement, les trois pays ont adopté des idéologies différentes. — En France, la maçonnerie fut anticléricale par orgueil de la science, par volonté de suppression du joug dogmatique et moral de la religion ancestrale, — ce que la maçonnerie a appelé : la liberté, — par opposition séculaire du légiste politicien contre le clerc, par impatience du pouvoir civil contre toute limitation venant d'un pouvoir religieux. — En Russie, le communisme a été la main-mise de scientistes, aveugles et roublards à la fois, sur une société encore primitive où la religion d'Etat s'était faite l'auxiliaire des pires oppressions, la substitution d'un « tsarisme brutal et sans entrailles », représenté par des intellectuels desséchés et obtus en ce qui concerne les valeurs spirituelles, au « tsarisme » routinier d'avant guerre. — En Allemagne, le racisme nordique est la revanche d'orgueil d'une nation aigrie par la défaite et la misère, hurlant sa supériorité sur toutes les autres races, pour se consoler de ses malheurs passagers, et préparant la reprise de la marche en avant vers l'hégémonie mondiale, qui n'a pas cessé, depuis Bismarck, d'être son idéal.

Mais dans les trois cas, il s'agit bien d'un triomphe des valeurs matérielles sur les spirituelles, d'une négation de Dieu, de la création d'idoles nouvelles, et aussi d'une ambition d'hégémonie universelle. La maçonnerie française s'est faite l'apôtre d'un Evangile matérialiste qu'elle voudrait étendre à tout l'univers. Le communisme russe vise à la destruction du capitalisme dans le monde entier, ce qui lui donnerait les allures de centre spirituel du monde. Le racisme allemand compte sur sa force native et proclame sa supériorité de fond pour dominer la terre.

Et contre ces mégalomanies homicides, contre la maçonnerie bourgeoise française, le bolchévisme intellectuel russe, l'orgueil racial germanique, l'Eglise catholique dresse sa résistance tenace et profonde. Il n'y a qu'elle qui oppose aux mensonges des uns et des autres sa foi claire et robuste en un monde spirituel, où Jésus-Christ Fils de Dieu est seul Sauveur, où l'idéal à réaliser est l'avènement du « royaume des Cieux » sur la terre, la réconciliation de tous les hommes dans une commune foi, dans une fraternité vraie, sous le regard du même Père qui est aux cieux.

Le protestantisme s'est moins bien tenu en face de l'adversaire. Ne parlons pas du protestantisme français, au sein duquel la maçonnerie a recruté un trop grand nombre de « laïcisateurs », et notamment Ferdinand Buisson, le plus adroit et le plus dangereux de tous. Mais en Allemagne, tandis que la croix gammée se heurte aux phalanges catholiques sans pouvoir les entamer, le protestantisme s'est effrité. De ses rangs sont sortis les « Chrétiens allemands », qui furent les meilleurs alliés du nazisme. Du pasteur Krause à l'évêque Müller, on trouve chez eux toutes les nuances qui séparent le luthéranisme orthodoxe du nordisme pur. Lors d'une réunion au Palais des Sports à Berlin, en novembre 1933, le pasteur Krause a pris la tête des éléments extrémistes du parti. Il a proclamé que la Bible de l'Allemagne devait être formée des œuvres des grands Allemands, qu'il fallait libérer le christianisme de tout élément juif, que la « Terre Promise » était désormais le Reich. C'était aller bien loin. L'évêque Müller renia ces enfants terribles de la foi allemande. Les « Chrétiens Allemands » se ressaisirent alors : ils publièrent 28 Thèses qui définissent la nouvelle Eglise. Elle s'oppose d'une part au libéralisme d'autrefois et à l'orthodoxie dogmatique, — d'autre part au racisme, quand il va jusqu'à négliger la divinité de la mission du Christ, en se demandant si Jésus fut aryen ou juif. Mais elle n'accepte l'Ancien Testament que pour stigmatiser les continuelles infidélités du peuple juif et ne conserve du Nouveau et des Symboles de foi chrétienne que ce qui s'accorde avec les besoins de l'Allemagne actuelle. Cette Eglise cherche à identifier ses buts avec ceux du III^e^ Reich. De même que le luthéranisme fut, selon le mot de Wundt, « le réflexe de la Renaissance » en Allemagne, de même les luthériens de cette Eglise modernisée adoptent un *Credo* qui n'est que le « réflexe » des aspirations racistes de l'Allemagne d'aujourd'hui.

Dans un discours prononcé à Hanovre, l'évêque Müller, réconcilié avec les Chrétiens Allemands, n'a pas hésité à dire que l'Etat national-socialiste implique une Eglise unique, débarrassée de toute influence juive ou romaine. Il tire ainsi à son profit l'article 24 du Catéchisme hitlérien qui dit expressément que le national-socialisme « se place sur le terrain d'un christianisme positif, sans se lier à aucune confession. » Par ce mot « positif » on entend insinuer un christianisme qui, délaissant l'idéal évangélique de fraternité universelle, sans préférence pour aucune race, s'asservirait aux fins du racisme germanique. Il suffira pour cela de modifier la théologie traditionnelle. Les races, dira-t-on, par exemple, sont autant de pensées du Dieu éternel qui les ordonne et les veut fortes. Au premier rang de ces races se trouve la nordique. La race nordique n'existe plus à l'état pur qu'en Allemagne. C'est être profondément chrétien que de se dévouer jusqu'à la mort, à l'exemple du Christ, héros du sacrifice vainqueur, pour le triomphe de cette race ! Quant aux autres peuples, ils devront se soumettre, bon gré mal gré, à l'évidente et divine supériorité de la race germanique. C'est par cette soumission qu'ils

seront régénérés. Le christianisme redeviendra œcuménique, le jour où tous les peuples seront ordonnés selon la hiérarchie voulue par Dieu quand il créa les races.

Toutes les influences se mêlent en de telles affirmations : Hegel, Nietzsche, Gobineau, Chamberlain, Hartmann et Vacher de Lapouge, le raciste français. Mais comme rien de tout cela ne se trouve dans l'Evangile, il est aisé de voir que cette doctrine du IIIe Reich n'est qu'un rafraîchissement de la doctrine de l'Evangile éternel et de la IIIe révélation de Joachim de Flore.

« Essentielle est ici, dit M. Vermeil, la distinction que la Foi germanique établit entre l'esprit indogermanique et l'esprit sémitique, dont le foyer serait l'Asie mineure, la Rome chrétienne le prolongement, et le catholicisme médiéval l'expression suprême. *Ses partisans voient, par exemple, un allié naturel dans le laïcisme français, ennemi de l'Eglise romaine* [1]. Leur notion de la germanicité implique une entente entre les peuples supérieurs qui relèvent d'elle... Aussi affirment-ils qu'ils veulent libérer, par le national socialisme, la religiosité allemande et aussi humaine. Les hommes et les peuples sont libres de croire ce qui leur plaît, ce qui répond à leurs aspirations les plus profondes et à la loi souveraine de leur destin... Point n'est besoin d'un Médiateur unique qui serait le Christ. Il y a autant de Messies que d'hommes qui ont révélé la réalité éternelle à leurs semblables. Nul doute qu'un Hitler ait été engendré par Dieu pour ressusciter le peuple allemand, lui révéler sa véritable essence et lui donner cette élite dirigeante qui lui est indispensable. »

On comprend, quand on a présentes à l'esprit ces prétentions doctrinales du nazisme, son attitude envers les Eglises. En ce qui regarde le catholicisme, il a supprimé tous les Concordats locaux ou régionaux. Il a unifié la discipline catholique dans le Reich, en signant le Concordat nouveau, qui fut ratifié en septembre 1933. A l'aide de ce texte, l'Etat nazi a la prétention d'enfermer la religion catholique dans ses temples et ses sacristies, de supprimer ce qu'il nomme « tendancieusement » le catholicisme politique. Le régime tolère le catholicisme, provisoirement du moins, mais il lui montre une méfiance de tous les instants, il le combat sournoisement, il le harcèle, il le poursuit dans toutes ses manifestations extérieures, il use de tous les moyens de pression qu'il peut avoir sur lui. Il suit exactement la politique perfide de la maçonnerie envers le catholicisme en France, à l'époque même où le Concordat existait encore. Il est probable qu'il tend vers une séparation, qu'il réalisera quand il jugera le moment venu, tout comme cela s'est produit en France, après une guerre sourde de 25 ans.

Pour ce qui est du protestantisme, il a été possible de procéder avec plus de rapidité. La première conception fut la suivante : en mai 1933, il fut décidé que toutes les Eglises régionales conserveraient leurs doctrines respectives, tout en se groupant en Eglise nationale, à la tête de laquelle serait placé un évêque du Reich, intermédiaire entre le protestantisme et l'Etat. Mais les Eglises n'entrèrent pas dans les vues du gouvernement. Au lieu d'élire l'évêque Müller, elles portèrent leurs suffrages sur le pasteur von Bodelschwingh. Le texte d'une Constitution ecclésiastique fut publié en juillet 1933 ; aux côtés de l'évêque, elle plaçait un Conseil formé des délégués des Eglises régionales. En septembre, l'Eglise de Prusse sanctionnait la constitution ; le Synode national de Wittenberg la confirma ensuite. Mais, sous la pression gouvernementale, il nomma Müller évêque du Reich, au lieu de l'élu des Eglises. Le nouvel évêque constitua son Conseil et convoqua à Berlin, en novembre 1933, les chefs des diverses Eglises locales. Mais il rencontra des résistances inattendues. Il hésita, passant de la violence aux concessions, puis essayant de faire jouer le principe d'autorité. C'est alors que, sans écouter les protestations, il conclut avec Baldur von Schirach, chef des Jeunesses hitlériennes, une convention livrant la jeunesse protestante à l'emprise naziste. Au cours de 1934, il tenta de renforcer sa dictature, ne craignant pas pour cela de recourir à la police, de réclamer des fermetures d'églises, des arrestations, des perquisitions, jetant sur tous les opposants le soupçon de manque de loyalisme, toujours si redoutable, surtout dans les dictatures. L'Eglise, à l'entendre, n'est pas destinée à satisfaire la « religiosité excessive » des individus ; elle est là pour le peuple, pour la collectivité, pour le sang et la race des Allemands. Aidé par le docteur Jäger, qu'il avait choisi comme conseiller juridique et associé à son fanatisme, l'évêque Müller d'avril à octobre 1934 employa toutes les mesures de pression imaginables. Les Eglises régionales cédèrent les unes après les autres, sauf celles de Wurtemberg et de Bavière. Cependant les protestations se multipliaient ; elles devinrent telles que Jäger dut démissionner. Müller restait pourtant, soutenu par les autorités. Hitler gardait une certaine neutralité ; catholique d'origine, il n'était pas « de la paroisse, » pour ainsi dire. Mais Göring écumait ; il était pour la dictature à outrance. Göbbels, plus distant et plus dédaigneux, insinuait qu'on pourrait laisser les Eglises se débrouiller toutes seules et s'entretenir par leurs propres moyens ; c'était les menacer de les priver de ce caractère de corporations publiques qui leur permet de prélever des impôts réguliers pour leur budget. Malgré tout, l'opposition grandissait. Les chrétiens allemands eux-mêmes, — à l'extrême gauche du mouvement, — se croyaient obligés d'intervenir contre Müller. Le nouveau ministre des Cultes, Kerrl, prit alors la direction de la lutte. D'accord avec Hitler, il créa purement et simplement une Eglise d'Etat. Il jeta Müller par dessus bord et installa à sa place une Commission de l'Eglise du Reich. Ne trouvant personne de notable pour en faire partie, il

[1] C'est nous qui soulignons cette phrase importante et qui est à retenir.

l'a remplie de fonctionnaires dociles et insignifiants. Comme le dit M. Vermeil, « son pouvoir sur les protestants est actuellement plus considérable que celui du Pape sur les catholiques. »

Et quelle est la réponse des Eglises à ces empiètements cyniques de l'Etat sur les consciences?

Les catholiques ont adopté la position suivante : s'en tenir au Concordat, affirmer leur fidélité au pacte signé et par suite au régime qui l'a signé. Mais élever la plus ferme, la plus constante protestation contre le néo paganisme raciste. Les évêques ne cessent de réfuter Rosenberg. L'ouvrage de ce dernier a été mis à l'Index à Rome. L'archevêché de Cologne en a publié une critique très serrée. Le cardinal Bertram à Breslau, l'évêque Barès à Berlin, ont dressé en face de l'Etat totalitaire l'idéal spirituel de l'Eglise : c'est Dieu qui a le droit, et lui seul, d'être totalitaire ; lui seul a droit à tout notre amour. Les sermons du cardinal Faulhaber, de Munich, ont courageusement affirmé la vraie doctrine du Christ : ce n'est pas le sang de la race qui sauvera le Reich, a-t-il dit, mais le sang du Christ versé pour tous les hommes. Des universitaires ont joint leur voix à celle du haut-clergé. Rosenberg a répliqué par un livre récent : *Aux obscurantistes de notre temps,* dans lequel il essaie de prouver que le racisme est une vaste tentative « scientifique, » que le christianisme allemand ne remonte pas à Charlemagne, mais à Wittukind, en passant ensuite par Henri le Lion, la dynastie prussienne et Hitler.

Rosenberg ne s'est pas contenté de paroles et d'écrits. Il a usé de son influence dans l'Etat, pour détruire l'autorité des évêques. Il y eut de douloureux incidents. Göring a lancé des circulaires anticatholiques. Les chefs nazis Lutze et Frick ont prononcé de violents discours. L'épiscopat a répondu avec calme et dignité. On a utilisé le grossier artifice des procès pour contrebande de devises, pour tâcher de déshonorer le clergé, et même un évêque, celui de Meissen, au nom du patriotisme. Nous dirons un peu plus loin l'attitude des populations.

Du côté protestant, il n'y eut pas la même unanimité : l'unité doctrinale manque. On vit des oppositions résolues et courageuses, mais aussi des compromissions regrettables. Karl Barth a été, du point de vue doctrinal, le plus énergique des polémistes antinazistes. Il a fortement résumé tous les arguments que les protestants convaincus peuvent faire valoir contre les « Chrétiens allemands » et la « Foi germanique. » Son opposition fait pendant à celle des évêques catholiques. C'est, dit-il, se mettre hors de l'Eglise évangélique que de prêcher un christianisme enraciné dans le sang de la race ou d'assurer aux hommes qu'ils se divinisent eux mêmes. Karl Barth estime que la position des « Chrétiens allemands » est intenable et qu'ils doivent logiquement aboutir à la « Foi allemande, » c'est-à-dire à l'apostasie complète du christianisme.

Cependant, il est d'autres protestants, tels que W. Stapel et le pasteur Gogarten, ou encore le mouvement de la « Nouvelle Réforme, » qui estiment que tout en conservant le christianisme, il appartiendrait au protestantisme de se rénover spontanément en adoptant une discipline nationale et autoritaire. Le protestantisme se porterait ainsi vers Hitler, mais comme il s'y porterait de lui-même, il pourrait prétendre avoir conservé sa liberté. C'est ainsi que Socrate mourut librement, en buvant la ciguë au lieu de s'évader. — Karl Barth n'est pas de cet avis. Cette prétendue liberté lui apparaît comme une servitude volontaire. Et comme il est non moins opposé au catholicisme qu'au nazisme, il use de cet argument : en acceptant un évêque d'empire, le protestantisme se « catholiciserait » ! Pareille discipline serait, selon lui, la mort de la vie spirituelle !

Sans arriver à s'entendre sur tous les points, un très grand nombre de pasteurs luthériens se sont trouvés d'accord pour se refuser à entrer dans l'Eglise d'Etat. Ils se sont fédérés. Les deux tiers des pasteurs environ, constituent ce qu'ils nomment la *Bekenntniskirche :* l'Eglise à base de Confession de foi. Cette fédération a demandé au gouvernement de cesser de patronner les Chrétiens Allemands, de destituer les énergumènes, de supprimer toute prescription contraire à la Bible ou à la foi luthérienne. Elle a protesté contre Müller et sa législation autocratique. Elle tend à restaurer l'autorité synodale régionale, où elle voit une puissance de libre création et de résistance spontanée aux empiètements d'où qu'ils viennent. Parmi les hommes qui ont conduit cette courageuse opposition, il faut nommer von Bodelschwingh, Karl Barth, Meiser, Niemöller, et l'évêque de Hanovre, Marharens. Un Synode libre s'est tenu à Barmen en mai 1934 ; il a mis sur pied une déclaration établissant une nette distinction entre l'Eglise et l'Etat, déclarant illégale l'Eglise officielle de Müller, n'admettant le serment à Hitler que comme un serment fait à l'Etat et non à un chef de l'Eglise.

Au point de vue géographique : la plaine prussienne du nord est acquise au national-socialisme, les Chrétiens Allemands y dominent, l'opposition protestante est faible. — En Prusse occidentale, dans le Hanovre, la Westphalie, en Bavière, en Wurtemberg, l'Eglise confessionnelle triomphe. Pasteurs et fidèles se tiennent les coudes et résistent aux volontés gouvernementales. La persécution a ranimé la foi. Il ne peut plus être question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

M. Vermeil estime que l'Etat ne se sentira pas la force de conduire un double Kulturkampf, contre les catholiques d'une part, contre les Eglises à base confessionnelle d'autre part. Il est probable qu'il sera amené à faire la paix avec ces dernières pour se concentrer dans la lutte contre l'Eglise catholique. Pourtant l'exemple de Bismarck doit donner à réfléchir à Hitler.

Le secret de l'avenir, c'est le choix que fera la

jeunesse. La maçonnerie, chez nous, a réussi à déchristianiser cette jeunesse en grande partie, au moyen du laïcisme. C'est un exemple tentant. Le racisme germanique est engagé dans la même voie. Lui laissera-t-on le temps de corrompre la jeunesse allemande ? Tout le problème est là !

III

Pourtant M. Robert d'Harcourt, si bien informé d'ordinaire, ne croit pas que la popularité du régime soit bien grande.

« Le III[e] Reich, écrit-il, ne doit pas nous masquer l'Allemagne. L'enthousiasme authentique a existé. Il est presque superflu de rappeler la prodigieuse vague émotionnelle et affective qui souleva le Reich en 1933. Cette vague est aujourd'hui retombée. »

L'hitlérisme était beau sous le régime weimarien, comme la République chez nous était belle sous l'Empire. Une fois au timon des affaires, il a subi la loi commune. Il y eut des déceptions, il y en a tous les jours. Le régime entre dans le gris. Le ministre de la Propagande, Göbbels, a devant lui le plus redoutable des adversaires : la bouderie muette de tout un peuple. Il a eu beau mener une bruyante offensive contre « les criticailleurs » et les « semeurs de pessimisme », il n'a pu dégeler la mauvaise humeur de la nation : ce qui a augmenté la sienne.

« Cette inertie hostile du pays, en dépit de toutes les manifestations commandées et subies, est peut-être la première « sensation d'Allemagne » qui se communique au visiteur étranger pénétrant dans le pays. » Toutes les fois que l'Allemand est sûr, entre « quatre-z-yeux », de pouvoir exprimer son opinion sans péril, les confidences vont leur train. « La bile accumulée par une longue rétention se fraye une issue dans la liberté des épanchements avec l'interlocuteur venu d'au-delà des frontières. » Sous ce rapport, les esprits ont bien changé. Il y a quelques années, l'Allemand était xénophobe ; il se regardait comme une victime. A présent, il recherche la conversation du Français, il s'épanche avec cordialité. « Il n'y a nulle exagération à dire que l'oppression du régime est devenue un facteur de la courtoisie de l'habitant vis-à-vis de l'étranger. » On dirait que la joie de pouvoir se dégonfler apporte un rayon de soleil dans son âme.

C'est une loi que tous les opprimés se vengent d'abord de leur sujétion par l'ironie, par les « pasquinades », petits coups d'épingle portés au régime détesté. L'Allemagne en est à ce stade, celui des *Witze* ou « bons mots ». On vous dira par exemple : « Le Führer affirme que 90 pour 100 de l'Allemagne est pour lui et dix seulement contre lui. D'où vient donc que, de quelque côté que se porte le regard, ce soit toujours les 10 pour 100 que l'on rencontre ? Où sont les 90 pour 100 ? » [1]

Le nazi intégral était la règle au printemps de 1933. Il est devenu l'exception en 1935. Beaucoup quitteraient les rangs de l'armée nationale socialiste, sans les périls de l'apostasie. La jeunesse des Universités est passée, presque entière, dans l'opposition. Elle fut pourtant naguère très entichée d'hitlérisme. « Il serait peut-être malaisé de trouver aujourd'hui un seul adhérent sincère, un seul confesseur vrai du régime, dans la classe des grands propriétaires terriens... Aux illusions de l'âge d'or ont succédé, chez le propriétaire de grands domaines, des rancunes sans merci. » Il y a en effet du « bolchévisme » dans le régime nazi. « Le porte monnaie agrarien, d'abord souriant, est aujourd'hui hostile. » Notons bien que le conformisme extérieur demeure le même : au dehors, on reste hitlérien. C'est le dedans qui est changé. On hurle avec les loups, mais on n'en pense pas moins.

Dans le monde ouvrier, les jugements d'ensemble sont plus difficiles à formuler. Les salaires varient beaucoup et parfois d'un jour à l'autre. A quelques lieues de la Ruhr, où l'ouvrier métallurgique travaille dans « la conjoncture de guerre », à plein rendement et pleins salaires, l'ouvrier textile de Krefeld connaît les journées creuses, la bourse plate, l'humeur sombre à la maison. Il est vrai que la méfiante et implacable *Gestapo* veille à empêcher toute coalition de mécontentements.

Quelles sont les causes de cette aigreur croissante ?

D'abord les saignées constantes au bas de laine, les prélèvements, les « dons gratuits », comme en connut l'ancienne monarchie française, mais qui sont ici demandés à tous, sous peine d'être taxé de mauvais Allemand, sous le nom de *freiwillige Abgaben* (cotisations volontaires). « Le III[e] Reich pratique magistralement et en en tirant le maximum de rendement effectif, le chantage au patriotisme. » Et pour aggraver le poids de ces sacrifices sans joie, le doute sur l'emploi de tout cet argent. On ne sait au juste ce qu'il devient ; on ne connaît que l'appétit illimité des profiteurs du régime, petits et grands satrapes. Ce dernier mot s'applique à la lettre aux sous-chefs du nazisme, petits tyranneaux locaux, au luxe insolent, et qui étalent à tous les yeux la sérénité dans l'incapacité et l'impunité dans les exactions. « Avec stupéfaction et scandale, l'habitant de la petite ville et du village assiste à l'exhaussement sur le piédestal du héros du personnage considéré la veille comme le plus incapable de la localité, ainsi qu'aux folles dépenses de l'homme qui vivait petitement avant 1933. Il se frotte les yeux devant un renversement des valeurs qui confond toutes ses notions de logique et de justice. » Les fonctions de *Kreisleiter* (chef de district) ou de *Standartenführer* (directeur des Etendards) ou-

[1] « Une Allemande, femme d'un de nos amis, écrit M. d'Harcourt, nous confiait, après un séjour de six mois dans le pays, le résultat de coups de sonde donnés dans les milieux sociaux les plus divers, résultat que confirment d'autres témoignages : « Je n'ai rencontré en tout que deux nazis cent pour cent. »

vrent les digues du Pactole. Le plus petit fonctionnaire est un Göring en miniature [1].

Mais tout cela ne serait qu'accessoire, si les affaires marchaient bien. Quand l'argent abonde, un peuple rit des scandales politiques, mais il ne s'irrite pas. En Allemagne, il y a deux sources de mécontentement grave : la question économique et la question religieuse. Ni le ventre, ni l'âme ne sont satisfaits.

Au point de vue économique, trois faits dominent la situation, en Allemagne : « contraction des gains et des salaires, — dilatation des prix, — raréfaction des denrées. »

Les paies ouvrières ne se font plus à la semaine, en beaucoup d'endroits. Dans nombre d'industries sévit le régime « du travail pauvre », c'est-à-dire à temps et à salaire réduits. Cela est vrai surtout du textile. A Gladbach Rheidt, dans le pays de Munster, on ne travaille en général que deux à trois jours par semaine. Mais ces demi-travailleurs ne figurent plus sur les listes de chômage : les statistiques assimilent au travailleur à plein rendement l'ouvrier qui n'est occupé qu'une dizaine d'heures par semaine ! le gouvernement jongle avec les chiffres. Les listes officielles ne signalent que 2 millions 1/2 de chômeurs ; un journal sérieux comme l'*Economiste*, de juin dernier, en estimait le nombre à 4 millions 1/2.

Voici une lettre d'un ouvrier de Berlin, donnant la note de son milieu :

« On parle d'introduire ici des paies plus espacées encore que la décade. Pour faire passer la mesure et calmer l'agitation ouvrière, on veut nous endormir avec de grands mots. Il paraît que la dernière formule est : *l'élévation de la mentalité du travailleur à la dignité d'homme conscient de ses responsabilités.* Il me semble que pour nous mettre au régime des paies espacées, il suffit d'une maigre dose du sentiment des « responsabilités ». De pareils prétextes de la part du « Front du Travail » ajoutent la moquerie à la torture. »

Autre lettre venant des pays du textile : « Je suis ici, dans ma branche, le travailleur le mieux payé. Mon gain de la semaine, défalcation faite de l'impôt, est exactement de 17 marks... Toute notre équipe s'est inscrite au secours d'hiver. » [2]

Un ouvrier de la Ruhr écrit :

« Nous avons ici une grande disette de produits alimentaires, le pain excepté, mais nous ne pouvons en acheter des quantités suffisantes faute d'argent. La pomme de terre coûte de 40 à 50 pfennigs les 10 livres [1]. Malgré ce prix élevé, c'est encore la nourriture la plus économique. Dès le matin nous en avons frites dans de la graisse de dernière qualité. Cette mauvaise graisse, nous devons en être très ménagers, pour qu'elle fasse la semaine. Le samedi, des caravanes quittent la ville, pour aller faire des provisions à la campagne, mais ces expéditions ne sont pas d'une grande utilité, parce qu'il y a trop de monde qui s'y met, trop de monde qui veut acheter. A midi, nous avons de la marmelade sur le pain. La faim ne nous quitte pas. A Dortmund, on n'abat plus que 300 à 500 cochons par semaine, au lieu de 2.500. »

Il y a donc vraie pénurie alimentaire en Allemagne. Elle atteint surtout la viande, les œufs, les graisses, principalement le beurre. Le beurre riche a disparu du marché. Le gouvernement n'accorde droit à la vie qu'au beurre démocratique, au gros beurre, que l'on appelle là bas « le beurre du prolétaire. » Et même celui-là est devenu très rare. Les savoureuses fritures ne sont plus qu'un souvenir. La carte de graisse ou de beurre n'existe pas encore en droit ; elle existe en fait, sous la forme la plus irritante, celle du favoritisme. Les fournisseurs réservent à leurs meilleurs clients la précieuse denrée : « La dame en pelisse se voit, après ses achats ordinaires, gratifiée à la fois d'un sourire et d'un mystérieux cornet dans lequel le marchand a glissé le « demi-quart » convoité, tandis que la femme de l'ouvrier revient les mains vides, après deux heures de queue. » On devine les fureurs qui s'amassent à ce régime [2]. La crise n'a cessé de s'aggraver depuis 1934. Au début, il n'y eut pas grande émotion : on croyait que les privations seraient provisoires. En juillet 1935, raréfaction croissante de la viande et des graisses. Depuis l'automne, la situation se généralise.

N'exagérons rien : ce n'est pas la famine, mais c'est un régime de restriction déjà sévère. En Sarre, le gouvernement a imposé aux fonctionnaires l'abstinence de viande et de graisse les lundis, mercredis et vendredis. C'est un carême perpétuel ! La Sarre ne regrette-t-elle pas le temps où elle était administrée par une commission de la S. D. N. ?

Voici des chiffres : le nombre des porcs abattus dans le Reich, réduit de moitié en 1934, est encore tombé de 60 %, depuis octobre 1934. — Quantité de viandes livrées par les abattoirs aux détaillants : 40 % de la normale, chiffre voisin de celui que l'Allemagne connut au lendemain de la guerre : 30 % de la normale. — Réduction de 50 % du beurre livré par les Centrales laitières, sur le chiffre d'août dernier.

[1] Quand les nazis étaient dans l'opposition, ils avaient trouvé un mot pour qualifier le régime weimarien. Ils l'avaient surnommé : *Bonzenwirtschaft*, Régime économique des Bonzes. — Aujourd'hui le mot leur est jeté par la malignité publique. Et c'est d'autant plus juste que les « Bonzes » nazis pratiquent honteusement, en un pays où le chômage est une plaie saignante, le cumul des emplois et des sources de revenus.

[2] En monnaie française, 17 marks font un peu plus de 100 fr. Cela suppose un salaire quotidien de 17 fr. par jour, soit 425 f. par mois, déduction faite des jours chômés.

[1] Environ 0,60 le kilo. En France nous la payons actuellement 40 à 45 centimes.

[2] « La mentalité du public est assez bien illustrée par ce mot d'un ouvrier de la grande ville qui, dans une réunion publique où l'orateur officiel vient de répéter la formule sempiternelle du régime : « Le Führer nous a donné la liberté et du pain, » jette d'une voix solide de travailleur dans la salle : « Nous voulons aussi de la viande, » — et, pour cette interruption pleine de logique alimentaire, se voit d'ailleurs brutalement jeté dehors par le service d'ordre. »

Mais voici encore mieux que des chiffres : un tableau dressé par un témoin oculaire :

« Toute personne qui, aujourd'hui, quitte Berlin ou une quelconque des grandes villes d'Allemagne, pour se rendre dans les environs, aperçoit, principalement les dimanches, de longues colonnes de cyclistes se dirigeant vers la campagne. Ils sont revêtus de manteaux de loden ou d'imperméables. Ils ont tout l'aspect de touristes partant pour des destinations lointaines. Ils affectionnent visiblement les routes locales peu fréquentées et sur le bord desquelles sont égrenés les petits villages écartés. Ce n'est cependant ni l'amour de la paix campagnarde, ni la recherche des vertes prairies qui les attire à la campagne. Leur nostalgie est tendue vers d'autres buts infiniment plus prosaïques : quelques livres de pommes de terre, de fruits ou de légumes ; un morceau de lard ; avant tout la graisse et le beurre.

Constatation paradoxale, les *rucksacks* fixés sur le dos sont vides au départ et pleins au retour. Une réserve est nécessaire : les sacs ne sont pas toujours pleins. Le nombre des excursionnistes intéressés est trop grand et, d'autre part, les paysans qu'ils vont visiter commencent à être ménagers de leurs réserves en prévision de l'hiver.

D'assez lugubres souvenirs se lèvent dans les mémoires. Souvenirs des années de guerre où, comme aujourd'hui, la restriction alimentaire débuta par les graisses, le beurre, la viande de porc, pour faire tache d'huile et s'étendre aux autres denrées d'alimentation, dans lesquelles la population cherchait une compensation. Il n'est point question, aujourd'hui du moins, d'une disette alimentaire comparable à celle des temps où il y avait des cartes pour toutes les catégories de vivres et au sens que certaines voix de l'Etranger prêtent aujourd'hui à la situation. Il ne s'agit aujourd'hui encore que d'une gêne, mais sensible, suffisante pour créer à toute maîtresse de maison un souci sérieux.

L'appauvrissement du marché alimentaire ne se fait pas sentir partout avec la même rigueur. Constatation singulière : c'est à Berlin, dans la ville géante, qu'il est le moins sensible. Sans doute, nous sommes loin du temps des plantureux rôtis de porc ; on n'obtient qu'à grand-peine une ou deux côtelettes exiguës. En revanche, la viande de mouton et de bœuf demeure offerte en quantité suffisante et sans augmentation de prix. A la vérité, le client doit se montrer moins exigeant maintenant que par le passé. Les temps sont clos où il lui était loisible de choisir les morceaux. Il doit se résigner à ce que le fournisseur appelle « la bonne pesée, » c'est-à-dire à l'addition d'une copieuse quantité d'os à une maigre ration de viande. Il doit accepter ce qu'on lui offre, bien heureux qu'on lui offre quelque chose... Il lui arrive de se contenter de viande de conserve, qui ne semble pas encore raréfiée malgré le peu de goût des Berlinois pour les boîtes de fer-blanc aux étiquettes séduisantes, riches de liquide et pauvres de contenu subsistant.

On trouve encore de la graisse végétale. C'est sur le marché du saindoux et du beurre, surtout du beurre, pour lequel le Berlinois a un grand goût, que se fait sentir la disette. Les immenses tonneaux de beurre alignés derrière le comptoir et qui, il y a quelques mois encore, saluaient aimablement le visiteur pénétrant dans le magasin, sont devenus un mélancolique souvenir. L'acheteur s'enhardit-il à demander timidement un quart de livre, le fournisseur va chercher dans quelque coin mystérieux un minuscule paquet préparé à l'avance et, — à condition expresse qu'il ait affaire à un bon client, — l'introduit prestement dans le sac à provision. Elles ont la vie dure aujourd'hui, les maîtresses de logis qui ne rentrent pas dans la catégorie du « bon client » !

Il n'est pas étonnant que la ménagère se tourne vers d'autres combinaisons qu'elle a connues et pratiquées naguère. On a vu reparaître à la porte de l'office l'hôte si bien vu des années de guerre et d'inflation, le « brave jeune homme » venant de la campagne avec un pot de « beurre du pays, » tout frais dans les mains, et d'autres denrées rares et exquises. Apparition qui ne se présente qu'à la porte des gens au porte-monnaie bien garni. Car ce « beurre de pays tout frais, » offert en blocs épais et malodorants, est vendu à un prix sensiblement supérieur au prix officiel du beurre de table. On en achète tout de même, parce qu'on se dit que l'hiver est devant la porte, qu'on ne sait pas ce qu'il apportera et qu'il faut bien se ménager des fournisseurs extraordinaires...

La situation, supportable à Berlin, est beaucoup plus sévère en province. Elle est particulièrement dure dans les centres industriels du Rhin, de la Ruhr et de la Saxe, où, depuis des semaines, il n'est plus question de lard, de saindoux, de beurre pour la population ouvrière ; où la viande de bœuf est rare et chère, la farine pure introuvable, les légumes frais et les fruits inaccessibles aux petites bourses, la pomme de terre, le principal aliment du peuple, de qualité détestable et presque immangeable. Il y a quelque temps, ce genre de pomme de terre n'aurait été utilisé que pour l'extraction de l'alcool à brûler, ou comme nourriture à bestiaux.

Dans beaucoup de parties de la population, le mécontentement est grand. La question des graisses et du beurre est devenue un exutoire de la mauvaise humeur politique. On n'entend qu'un mot : restrictions. Les paroles amères pleuvent. Elles pleuvent d'autant plus que l'on sait parfaitement que les nations voisines regorgent de denrées qui manquent aujourd'hui en Allemagne. Le régiment des mécontents est devenu une armée. Conséquence de la disette de lard, de beurre et de saindoux. Cette mauvaise humeur, elle existait peut-être bien déjà dans les esprits, mais c'est l'estomac vide qui lui a donné le courage de s'exprimer. »

N'allons pas croire pourtant qu'une révolte contre le régime soit proche. Il est clair que les dirigeants du III^e^ Reich ont agi en enfants incompétents dans le domaine économique. Le D^r^ Schacht n'a pas caché à maintes reprises sa désapprobation. C'est à des hommes de sagesse et de calcul comme lui que le régime doit d'être encore debout ; c'est à lui qu'il devra de durer. La vieille Allemagne n'est pas morte ; elle corrige les erreurs de la nouvelle. Et nous sommes sûrs par ailleurs que les hommes qui ont pris le pouvoir le garderont par tous les moyens.

Tout ce qui précède n'est cependant encore que la surface. Le mécontentement des estomacs est chose grave ; croyons bien que le mécontentement des âmes est infiniment plus sérieux. « Pour qui ne se contente pas de la surface, dit M. d'Harcourt, l'irritation religieuse est la plaie la plus grave et la plus dangereuse du régime. En gros et d'un mot, le III^e^ Reich a réussi, en trois ans de

pouvoir, à réaliser contre lui l'unanimité dans l'opposition de tous les esprits sincèrement religieux, de tous les Allemands pour lesquels le christianisme est encore un principe vivant et moteur. »

Combien sont-ils au juste, ces Allemands-là ? C'est difficile à savoir. Combien seront-ils, surtout, demain ? Nous avons dit que le IIIe Reich a pris la haute main sur la jeunesse. Il est possible qu'il soit déçu dans son calcul à la longue. L'Eglise avait depuis des siècles le monopole de l'instruction et de l'éducation, lorsque la désaffection s'est produite contre elle, avant 1789. Mais jusqu'ici il est difficile de croire que les efforts conjugués de Rosenberg et de Baldur von Schirach n'aient obtenu aucun résultat parmi les jeunes. Il y a des jeunes complètement déchristianisés. Il y a en outre une quantité de gens qui se croient obligés de suivre le courant du jour. On les appelle en allemand les *Mitlaüfer* ceux qui « courent avec. » Dans tous les régimes, en Allemagne comme dans les autres pays, chez nous en particulier, ces gens-là sont légion. Ils vendent leur conscience pour leurs intérêts, parce que leur conscience n'est pas très exigeante ou très vigoureuse. Au début, les dirigeants catholiques avaient conseillé aux catholiques de ne pas bouder les fonctions officielles : ils pensaient ainsi « noyauter » le régime. Ils ont été trompés par les événements. Le levain n'a pas fermenté ; les noyaux ont été absorbés par le mouvement. Les ralliés sont restés des catholiques honteux, sans action sur le régime. On peut dire que von Papen, au sommet de la hiérarchie, est le type de ces catholiques dupés.

Quoi qu'il en soit, il reste un nombre imposant de vrais croyants qui souffrent dans leur âme de la guerre faite à leur foi par le IIIe Reich et qui voient avec horreur un Rosenberg hissé à la dignité de guide spirituel officiel du régime hitlérien. Qui est responsable de cette guerre ? M. Göring, imitant les procédés de Gambetta et de ses amis chez nous il y a 60 ans, proclame que c'est le cléricalisme qui a commencé. La tactique est classique. « Nous n'avons pas attaqué l'Eglise, a-t-il osé dire. C'est elle qui nous a déclaré la guerre. Par la puissance de notre foi nationale, c'est nous qui lui avons montré ce que signifie le mot foi. C'est nous qui avons rendu la foi à un peuple qui ne croyait plus à rien. »

Pendant quelque temps, il a été admis que Hitler n'était pas responsable de cette guerre. Mais le moment est venu de douter ou de sa foi ou de sa bonne foi ou de son autorité réelle sur ses troupes. L'archevêque d'Upsala, Nathan Söderblom, n'avait-il pas raison de dire que Hitler lui apparaissait « chimiquement pur de toute trace de christianisme » ? Si la foi chrétienne est autre chose qu'une vague adhésion au *Credo* traditionnel, si elle est une communion à la pensée, à l'amour de Jésus, il semble bien que toute la politique naziste soit en contradiction absolue avec l'esprit évangélique.

C'est ce que, sans s'en douter, constatait l'écrivain nazi Arthur Dinter, quand il écrivait : « Bien certainement notre Führer n'est pas chrétien au sens judéo-paulinien du mot, au sens de superstition impie qu'enseignent aujourd'hui les Eglises des deux confessions. Quiconque connaît le Führer et a suivi son action dès le début, depuis plus de 15 ans, sait qu'il plane à des hauteurs infinies *(sic)* au-dessus de tout confessionnalisme étroit. Il parle peu, mais agit. Toute son action est centrée sur la libération du peuple allemand et son affranchissement des chaînes qui ont été forgées à Versailles sous le parrainage spirituel du Vatican. »

Il est évident par ailleurs que toute l'activité du nazisme est tendue vers la terre, tandis que le christianisme nous oriente vers le ciel. C'est ce que constate le même écrivain :

« L'Eglise judéo-romaine, dit-il, est dans l'impossibilité d'abandonner, sans se renier elle-même, la lutte contre le national-socialisme. Elle est tout entière tendue vers le rêve d'un Etat divin, établi sur des bases internationales, au sein duquel, sous l'autorité du prétendu délégué de Dieu sur terre, c'est-à-dire du pape romain, seraient imposées à l'humanité tout entière les malsaines chimères judaïques pauliniennes. Le national-socialisme, lui, se propose de réaliser pratiquement dans l'Etat national allemand d'Adolphe Hitler le christianisme positif, c'est-à-dire la doctrine pure de Jésus. De là la haine contre lui de l'Eglise judéo-romaine, ardemment désireuse d'abattre une intolérable concurrence. »

Pour du... toupet, reconnaissons que cet écrivain en a ! Où a-t-il vu que Hitler veuille réaliser « la doctrine pure de Jésus » ? Quel manifeste nous a apporté les éléments de cette « doctrine pure » ? Tout ce que nous pouvons discerner dans le chaos doctrinal des partisans de Hitler, — qu'ils se recommandent du « christianisme positif », ou de la « foi nordique », — se ramène à une glorification de la race germanique et rien de plus. Tous peuvent, s'ils sont logiques, chanter le blasphématoire *Credo* du comte Reventlow :

« Je crois en l'homme, souverain seigneur de toutes choses et de toutes puissances sur terre. Je crois en l'Allemand, seigneur de lui-même, qui a été conçu sous le ciel nordique entre les Alpes et la mer, a souffert sous les papistes et les disciples de Mammon, est descendu aux enfers, sous les verges et les calomnies des démons de toute nature, est ressuscité après des dizaines d'années de misère et de désespoir, des ténèbres de la mort nationale, est monté au ciel d'Eckehardt, de Bach et de Göthe, où il est assis au côté de son frère de Nazareth, à la droite de l'Eternel, d'où il viendra juger les ente rés vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit de l'humanité, à la sainte Eglise de l'avenir, communion de tous ceux qui ne servent que le bien du pays à l'exclusion d'eux mêmes, à la rémission de toute faute, à la résurrection d'une apparence plus parfaite, à une vie éternelle dans l'avenir comme dans le passé. *Amen.* »

Ce qui est sûr, c'est que le nazisme prétend forger à l'Allemagne une nouvelle âme et qu'il ne veut pas que cette âme soit chrétienne, mais allemande, tout court. Voyez ce qui se passe dans les camps de travail :

« Au camp, la confession religieuse ne joue plus aucun rôle. Un front unique englobe le catholique croyant, le protestant, le tenant de la foi allemande. Il n'existe pas au camp d'enseignement confessionnel distinct, d'offices sacrés distincts. Il n'y a point de formules de prières protestantes ou catholiques à table. Au début du repas, on récite en guise de prière un proverbe allemand ou une parole célèbre d'un grand Allemand. Le repas terminé, tout le monde se tend la main en disant : merci ! La vie au camp est pour maint participant l'occasion d'une découverte, à savoir qu'il est essentiellement Allemand, et secondairement seulement catholique, protestant ou croyant d'une autre confession. Il n'entre point ici d'aumôniers fanatiques pour troubler les têtes ; chacun est libre d'écouter sa voix intérieure. Et un jour surgit la grande question : La religion, qu'est-ce donc au juste ? La Bible, le dogme, les sacrements, la prière, est-ce donc là seulement la religion ? Faut il tout cela pour avoir de la religion ? Non, la vie du camp est en contradiction avec de telles conceptions ! »

Comment, en face de telles insolences, les âmes religieuses ne seraient-elles pas indignées et angoissées tout ensemble ?

Mais de quel côté tourner les yeux pour échapper à la brutale étreinte des maîtres de l'heure ? On avait placé beaucoup d'espoir dans la Reichswehr. Mais les valeurs spirituelles lui restent assez indifférentes, à ce qu'il paraît. Hitler lui a procuré la seule grande satisfaction qu'elle attendait : le réarmement de l'Allemagne, la reprise de l'avancement des officiers, la restauration du budget de la Guerre élevé au maximum. La Reichswehr a « imité le silence du feldmarschall von Mackensen, auquel une riche propriété domaniale, offerte à point par le gouvernement, enlevait toute humeur d'opposition au régime et de solidarité avec ses camarades dissous du Casque d'Acier. »

Restent l'inquiétude et aussi le mécontentement morne de la foule anonyme des bons Allemands, que ce régime blesse dans ses intérêts et dans ses convictions. Pour les calmer, le gouvernement se sert de l'antisémitisme, comme les francs maçons se servent chez nous de l'anticléricalisme. « Pour tromper la faim du beurre et du saindoux du peuple, il lui donne à manger du Juif, » comme on donnait en France du curé. « Bon os à ronger, mais qui commence à s'épuiser. » — L'affaire italo-éthiopienne est un autre dérivatif. L'Allemagne fait effort pour s'amuser aux dépens de l'Europe : « Sa presse tire une lourde joie de la dislocation de l'Occident, caricature les embarras de Genève à la suite de l'affaire éthiopienne, nous montre Marianne coiffée de son bonnet phrygien, dansant une gigue mélancolique, une lourde barre d'équilibriste aux mains, au bout de laquelle grimacent John Bull et Mussolini, au-dessus d'un œuf crevé qui représente la Société des Nations. »

Mais ce ne sont là que des palliatifs. Il est à craindre que, comme tous les régimes aux abois, l'hitlérisme ne voie, à bref délai, de chance de survie pour lui que dans le déclanchement de quelque grand orage international. La dernière faute que nous pourrions commettre serait, par une intransigeance absurde et coupable, de jeter l'Italie dans les bras d'une Allemagne affamée et que le vin de la vengeance serait à même de griser en quelques heures irréparables !

IV

Ce qui nous semble le plus affligeant dans l'étude que nous venons de faire de l'Allemagne actuelle, c'est le progrès indéniable qui s'opère, dans cette grande nation, vers le matérialisme. Il n'y a, en tout et pour tout, que deux pôles vers lesquels puisse s'orienter une vie humaine : la terre ou le ciel. Il faut choisir entre les trésors d'ici-bas ou les trésors de la vie future. L'Evangile a posé nettement la nécessité de cette option. Le grand problème de l'histoire est celui de la lutte entre la chair et l'esprit.

M. Gonzague Truc, dans la *Revue hebdomadaire* du 30 novembre, a très bien montré l'état actuel de ce vaste problème. Au point où nous en sommes, quelque chose est en train de mourir, et c'est ce que l'on pourrait appeler le pharisaïsme contemporain, c'est-à-dire la prétention d'accommoder les vils intérêts de ce monde avec la conquête du ciel. M. Truc a intitulé son étude : *L'homme-chrétien et l'homme-prolétarien*.

En face du malaise dont souffre le monde, on ne voit que deux solutions : la révolution prolétarienne ou la révolution chrétienne.

La Russie a déjà fait son choix. L'Allemagne, on vient de le voir, a adopté, pour le moment du moins et en dépit des apparences contraires, une solution analogue, tout en se réservant la direction suprême du monde, que la Russie tendrait à accaparer pour elle-même. Où sera la capitale de la dictature de demain, courbant tous les hommes vers des buts terrestres ? A Moscou ou à Berlin ? Qui l'emportera de la religion communiste égalitariste ou de la religion raciste-nordique ? Nous l'ignorons. Mais ce que nous voyons nettement, c'est que l'une et l'autre feraient appel à la force et à la violence, que l'une et l'autre réduiraient sous la toute-puissance d'un Etat-major restreint et incontrôlé, tous les individus humains à une formule prolétarienne, « dont la double caractéristique serait une solidarité de masse étendue jusqu'aux racines du sentiment et de l'esprit, une activité bornée à la terre et une élimination absolue de toute oligarchie comme de toute valeur surnaturelle, y compris Dieu et à partir de Dieu. »

Suppression de l'Eglise indépendante de l'Etat, suppression de toute hiérarchie spirituelle et avant tout de la papauté, suppression de tout idéal surnaturel : voilà ce qui est commun au racisme allemand, au laïcisme franc-maçonnique, au bolchévisme russe. Par-dessus le chaos des opinions, les clameurs des bellicistes et des pacifistes, on discerne un plan commun : la *guerre à Dieu*.

Mais sans Dieu, sans l'Eglise, il ne reste plus

que l'Etat, c'est-à-dire la suppression de l'individu. Ecoutez en effet M. Truc :

« L'homme prolétarien,... s'il pouvait exister, ne serait autre chose que l'homme barbare et enfermé dans une barbarie dont il ne sortirait plus... Si parfait ou si parfaitement défini et accompli que soit l'homme prolétarien, si impeccable que l'on imagine une société prolétarienne fondée sur la raison raisonnante et une pâle justice distributive, il reste que ce sont là, précisément, des mécaniques, que nulle âme véritable n'y entre, que nul accent n'y est sincère et profond... Il y a... un droit imprescriptible du mystère et à chasser celui-ci,... on vide l'être de son être. Il n'y a rien si on a tout. On n'explique rien si on explique tout et la plus folle des absurdités est de poser ainsi que l'existence est enclose entière dans un atome contradictoire d'existence. Cela se voit aux effets déjà,... la loi ou l'expérience la mieux déduite ou conduite du matérialisme marxiste laisse inerte l'intelligence et n'aboutit, passant à l'usage, qu'à une bureaucratie glacée. »

Que cela est vrai ! Qui peut songer sans horreur à ce que serait un monde soumis au matérialisme marxiste ? On pourrait inscrire sur la porte d'entrée de ce monde, comme sur le linteau du portail de l'enfer dantesque : « Vous qui entrez, laissez toute espérance ! Votre vie ne sera qu'un éclair dans la nuit. Vous naîtrez dans les larmes, vous tournerez la machine, durant les années de votre force physique, vous mangerez et boirez, vous vous jetterez aux débauches sensuelles, comme vers le seul paradis qui vous soit ouvert, puis vous disparaîtrez pour jamais dans l'ombre de la mort ! » Est-ce cela tout l'homme ? Pour la philosophie marxiste, oui ! Pour le racisme nordique, oui encore ! Silence aux esclaves ! Seuls ont droit à la parole ceux qui commandent à tout un peuple. Un jour viendra peut-être, où sur les ruines des nationalités diverses, s'étendra l'hégémonie d'un Hitler des temps futurs. Alors les hommes ne pourront plus que chuchoter entre eux. Un seul homme aura droit de parler, le Maître de la Terre !

Quand on essaie ainsi de prolonger les lignes, quand on songe à ce que serait l'univers, si une telle idéologie venait à triompher, il n'est pas possible de ne pas frémir de colère sainte et de ne pas se jurer à soi-même de tout faire, de sacrifier sa vie même, s'il le faut, pour éviter un pareil avenir à notre infortunée planète.

En face de cette unification sous le fouet de la dictature marxiste, nous dressons, nous, le grand rêve de l'unification dans la liberté spirituelle et dans l'amour, sous le joug du Christ.

L'homme-prolétarien ne serait qu'une ombre, un rouage, une loque, un pantin. Que serait l'*homo-christianus ?*

Laissons ici la parole à M. Gonzague Truc. Laissons-lui aussi l'entière responsabilité de sa description :

« Déclarons d'abord, écrit il, que nous n'entendons par là ni le citoyen commun, ni le fidèle d'une Eglise en tant qu'il se tient seulement en dehors de cette Eglise, ni l'ouvrier, ni le bourgeois, ni le pharisien. L'homme-chrétien est si peu cela qu'il est tout le contraire et disparaît à entrer dans quelqu'une de ces catégories. Il est compris dans sa définition d'être universel et de tenir l'existence de celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il ne saurait dès lors constituer un gouvernement de classe ni même y entrer. Il professe l'indifférence en matière politique et, si les luttes civiles l'obligent à choisir, il favorise le parti qui lui présente le moins de danger ; encore faut-il que ce parti n'exige pas trop de lui ni ne le contraigne à des renoncements ou à des dévouements qui seraient la négation de son être. Il a en horreur le gouvernement de l'argent, d'où que l'argent sorte et que ce soit l'Etat ou les particuliers qui le détiennent.

Il renverse les termes de la sagesse courante. D'abord vivre, dit l'adage, puis philosopher. Il répond : philosopher d'abord, on s'arrangera toujours pour vivre ; entendez pour lui, par philosopher : croire et se conformer au double principe de sa croyance qui associe la justice et l'amour, termes qui sonnent à son oreille avec quelque sens. Il pose par là au-dessus de toutes les autres et pour les y subordonner strictement, la vie spirituelle. Il aime mieux manquer une affaire que manquer la messe, ou, s'il ne va pas à la messe, cela peut arriver, il aime mieux perdre sa fortune que de la soutenir par des compromissions et son ami que de le flatter. Il ne prend pas cette maxime : « Qui veut sauver sa vie la perdra. . » pour une mauvaise plaisanterie.

On peut voir déjà que nous n'offrons pas dans l'homme chrétien un homme facile et que l'homme-prolétarien, dans ses usines ou ses entreprises agricoles, n'est pas soumis à des travaux plus rigoureux.

On nous répondra qu'un tel homme est lié. C'est précisément ce que nous nions. On n'est plus lié, dès qu'on fonde toute attache sur Dieu. On n'est lié que par ce qui est humain. L'homme-chrétien n'est engagé dans aucune forme de régime ou de gouvernement : il les domine au contraire et leur impose sa charité comme sa liberté. Il demeure libre parce qu'il considère les seules choses qui pourraient l'empêcher de l'être, la possession et la considération terrestre, comme accessoires, contingentes, suspectes et enfin frivoles. Il supprime toute tyrannie puisqu'il détruit jusqu'à la légalité par cette même charité... Où l'on voit qu'une société d'hommes chrétiens n aurait besoin ni de notaires, ni de percepteurs, ni de gendarmes !... »

Thomas More, dont l'Eglise a fait un saint, n'a-t-il pas écrit l'*Utopie ?* L'Eglise a tenté de réaliser son parfait idéal en créant des Ordres religieux. François d'Assise a vécu l'Evangile ; il est probable qu'il voyait beaucoup plus de monde dans son *Tiers-Ordre* que dans ses deux premiers Ordres. A moins de tomber dans le millénarisme, nous ne comptons pas beaucoup sur l'établissement complet du « royaume des cieux » ici-bas. Si Jésus a dit que son royaume « n'est pas de ce monde, » c'est qu'il savait bien que sa royauté serait toujours combattue et qu'il serait, jusqu'à la fin des temps, « un signe en butte à la contradiction. » La terre est le champ où l'ivraie et le bon grain poussent côte à côte. Elle sera ainsi, vraisemblablement, jusqu'à la fin des siècles.

Il n'en faut pas moins lutter, de toutes ses forces, pour éviter que l'ivraie n'envahisse tout.

Le bon grain devrait logiquement prédominer sur l'ivraie. Notre temps qui se vante de ses progrès n'a pas fait un pas en avant vers la véritable culture : celle de l'âme. Il est à craindre qu'il ait fait beaucoup de pas en arrière !

Voici la conclusion de M. Gonzague Truc :

« Que si maintenant on nous demande où nous voyons cet homme chrétien et par quel moyen nous hâterions son avènement, nous répondrons qu'il est en chacun de nous et qu'il ne s'agirait que de l'en tirer, pour le mettre à son rang. Nous avouons que notre pays est celui où l'entreprise apparaîtrait la plus dure, puisque les deux derniers siècles ont fait du Français l'homme rationaliste et franc-maçon, en attendant qu'il devienne à son tour cet homme-prolétarien, terme naturel de ces autres disciplines. Au si bien, puisqu'on nous proposait un idéal, avons-nous répondu par un autre et rappelé que l'humanité a déjà entendu une voix qui rend inutiles celles qui partent de la Russie. »

Cette voix, c'est celle de Jésus-Christ ! Tout nous ramène à cette conclusion : *il faut rendre Jésus-Christ aux masses françaises.*

V

Pour finir, nous nous évaderons un instant de la vieille Europe, qui doit retourner à ses origines chrétiennes ou périr. Qui sait si Dieu ne prépare pas des races nouvelles pour punir les apostasies des anciennes ?

Le nº du 15 décembre de la revue des *Grands Lacs* nous raconte la naissance d'un Ordre religieux de *Sœurs noires.* C'est naturellement au Ruanda que ce récit nous transporte. Connaissez-vous la Congrégation des *Benebikira ?* Ce nom veut dire : *les Filles de la Sainte Vierge.* Elles ont adopté l'idéal des Ordres du passé. Leur but principal est de procurer la gloire de Dieu, par la sanctification personnelle, en observant les trois vœux de religion et les Constitutions de leur règle. Leur but secondaire est de travailler à la conversion des Banyarwanda, sous la dépendance du Vicaire Apostolique.

La Congrégation fut fondée en 1914. Le premier postulat commença à Rwaza le 2 février de cette année-là. Il n'y avait que deux postulantes et pour les diriger une sœur blanche, la Sœur Ignace. Le 8 décembre 1916, on inaugurait le premier noviciat. Les deux postulantes avaient persévéré et elles y prirent l'habit. La première profession n'eut lieu que le 25 mars 1919. Nos deux novices se consacrèrent à Dieu, mais par des vœux seulement annuels. L'une d'entre elles rentra dans le monde en 1922.

En somme, c'était un essai encore bien restreint. Une petite plante avait été confiée au sol ; il était sorti une mince tige, demeurée bien frêle. Mais la période de tâtonnements était finie. Le 5 décembre 1919, le noviciat était transporté à Isavi, en des locaux mieux appropriés. A partir de ce moment il fonctionne régulièrement. La première communauté de Benebikira s'établit à la mission même d'Isavi, la seconde à Rwaza, la troisième à Kabgayi, la cinquième à Astrida, le 13 novembre 1934. Une sixième est projetée à Zaza, en cette fin de 1935.

Quelle est la situation numérique de la jeune Congrégation ? Elle se développe rapidement. Après les deux professions de 1919, elle marqua un temps d'arrêt assez long. On recommençait tout par la base. Enfin, en décembre 1922, il y eut 6 professions, 3 en 1923, 5 en 1925, 5 en 1927. Au total, jusqu'à octobre 1935, 66 professions. Sur ce nombre, trois religieuses sont mortes et quatre ont été rendues à la vie civile. Il en reste donc 59 en activité. La moyenne est de 10 par communauté. Depuis le 8 décembre dernier, on compte 10 nouvelles professes de plus. La Congrégation est donc en pleine prospérité. La sélection se fait en principe dans les Missions. Il y a beaucoup d'essais non suivis d'effet ; c'est parmi les aspirantes que les renvois sont le plus nombreux, et les deux tiers ont pour cause la maladie.

La S. C. de la Propagande a approuvé les Constitutions des Benebikira, le 25 juin 1935. C'était la première fois qu'un pareil acte était enregistré en faveur d'une Congrégation religieuse indigène en pays belge.

La plus grosse difficulté à surmonter dans l'accroissement de la nouvelle Congrégation est d'ordre financier. Chaque fondation est un poids considérable pour le maigre budget du Vicariat. Mais peut-on arrêter le flot des vocations ? Le bien accompli est immense. Voici en effet ce que sont les œuvres auxquelles s'appliquent les Benebikira :

1º Enseignement du catéchisme aux enfants, filles et femmes chrétiennes et catéchumènes ;

2º Préparation des petits enfants soit au baptême, soit aux sacrements de pénitence et d'Eucharistie ;

3º Enseignement des filles dans les écoles ;

4º Soin de la cuisine et des cultures qui font vivre les élèves des deux séminaires du Vicariat ;

5º Assistance des malades et visites (en groupes toujours) des chrétiennes et catéchumènes dans les villages.

L'exemple donné au Ruanda a été suivi dans le Vicariat apostolique du Kivu, érigé en 1930. Ce fut en février 1934 que les quatre premières professes émirent leurs vœux et que les quatre premières novices reçurent le saint habit. L'arbrisseau ne fait encore que sortir de terre.

Mais ce qui nous intéresse ici surtout, c'est le développement de l'intériorité. Dans quelle mesure ces religieuses négresses arrivent elles à une vraie spiritualité ? Peut-on se contenter de leur donner un costume ? [1].

[1] Mais au fait quel est ce costume ? Voici la réponse de *Grands Lacs :* « Sur le désir exprès de Mgr notre Vicaire apostolique, nous leur avons créé un genre de vie s'inspirant dans la plus large mesure de leurs coutumes indigènes : leur robe de toile bleue, plissée, le voile blanc, leur donnent un aspect correct et simple, que ne contrarie nullement la nudité des pieds.

De leur vie proprement religieuse, considérons d'abord les lignes extérieures. Elles ont, comme toutes les Sœurs du monde catholique, d'abord des exercices de piété, méditation, prières, sainte messe, communion, etc., — puis des travaux corporels, qu'elles doivent sanctifier par le sentiment de la présence divine : travaux des œuvres, dans les missions, travaux de jardin ou des champs au noviciat.

Quant à la vie profonde, de nombreux signes laissent voir qu'une transformation graduelle s'opère. « Leur esprit, affiné déjà par l'action souveraine de la grâce divine, imprime à toute leur personne, autant qu'à leur langage et à leurs manières, ce je ne sais quoi de simple et d'aisé que maints visiteurs se sont plu à remarquer en elles. »

Voici quelques traits significatifs :

« La maîtresse des novices se rend à la cuisine, y trouve l'une d'elles se hâtant fébrilement à la préparation de la bouillie pour le repas tout proche. — « Ne t'inquiète donc pas, dit la Sœur, je vais appeler une fille qui t'aidera. — Non, Mama, merci. En me pressant un peu, j'arriverai bien à finir ma besogne à temps. » — A quelques jours de là, la même novice s'adresse à la maîtresse : « Mama, j'ai manqué de courage, l'autre jour, et pour m'en punir, je viens en faire l'aveu. Voici : j'ai refusé l'aide que tu m'offrais, pour ne pas m'exposer à tomber dans ma faute habituelle. Chaque fois qu'une fille vient m'aider, je lui donne quelque chose : or, cet acte-là, la pauvreté que je dois un jour vouer à Dieu me l'interdit. Je ne me suis pas encore senti la force nécessaire pour me le défendre, mais je veux y arriver... »

Voilà certes une belle délicatesse d'âme. Et voici maintenant une charmante naïveté :

« Pulchérie, une des postulantes, qui était portée à la curiosité, avait reçu comme point particulier de direction : mortifier les yeux, combattre la curiosité. Mais elle était de semaine pour faire la cuisine et elle venait me demander : « Mameya, est-ce que je pèche contre le point particulier, en soulevant le couvercle de la casserole pour surveiller la cuisson ? »

Il va de soi que les religieuses d'origine belge accompagnent les vocations des sœurs noires du commencement à la fin. Ce sont elles qui font le recrutement, qui les forment durant les longues années de postulat, de noviciat, jusqu'à la profession. La plupart du temps, la communauté de sœurs noires est juxtaposée à une communauté de sœurs blanches. Pour la méditation et tous les exercices spirituels, les deux communautés se compénètrent, sous la direction de la supérieure blanche.

Un exemple va nous faire saisir comment s'opère le grand triage du recrutement. Chaque école de religieuses au Ruanda peut prendre des postulantes et commencer à les former avant de les envoyer à la maison-mère de Save ou Isavi. Cette première formation dure deux ans. Il y a ensuite une année de postulat à la maison-mère et deux ans de noviciat. Cela fait au total cinq ans de préparation, sans parler de l'école primaire, avant la profession.

En novembre 1934, le couvent de Kansi, tenu par des Dames Bernardines d'Audenarde, demanda dix postulantes parmi les élèves de l'école. Il s'en présenta 39. Il fallait éliminer toutes celles qui donnaient moins de garanties ou qui étaient trop jeunes. Il y en avait 11 de ces dernières. Sur les 28 qui restaient, il fallut faire un choix. Des scènes touchantes se produisirent. L'une des jeunes filles avait perdu son père ; il y avait deux enfants plus jeunes à soigner à la maison ; on lui dit qu'elle devait rester chez elle pour aider sa mère. Le lendemain, la mère était là pour déclarer qu'elle était encore de taille à faire le travail seule et que bien volontiers elle cédait sa fille au Seigneur.

Après des prodiges de diplomatie, la sélection était faite. Au lieu de 10, on avait dû en accepter onze. Mais au jour fixé, il y en avait une de malade. Or, une des meilleures filles parmi celles qui avaient été refusées, avait remarqué cela. Elle vint aussitôt, toute tremblante d'émotion, trouver en grand secret la supérieure :

« Mameya, dit elle d'un ton suppliant, permettez-moi, s'il vous plaît, de me faire postulante.
— Mais, ma fille, cela n'est pas pour vous !
— Je me sens pourtant appelée par Jésus !
— Et moi, je pense que Jésus vous appelle au mariage. Vous ferez une excellente femme de ménage.
— C'est possible, mais ce n'est pas cela que je désire.
— Et pourquoi pas ?
— Parce que je voudrais me donner toute à Jésus et ne vivre que pour Lui !
— Attendons encore et nous verrons l'année prochaine.
— Non, Mameya, s'il vous plaît, ne me faites pas attendre si longtemps !
— Eh bien ! attendons jusqu'à Noël.
— De grâce, Mameya, laissez-moi prendre la place de Rosalie (la malade), tout de suite. »

Et elle accompagnait sa demande d'un regard si suppliant et qui disait si bien l'ardeur de son âme que la supérieure en fut remuée jusqu'au fond. Comment résister à tant d'instances? L'enfant sauta de joie quand elle vit que la religieuse était vaincue. On apprit dans la suite qu'elle avait eu à triompher d'une vive opposition de ses parents, opposition qui était tombée devant l'insistance du catéchiste et devant la prière de quelque âme inconnue.

Peut-on imaginer quelque chose de plus touchant que de telles scènes ? C'est le christianisme primitif qui renaît. Le flambeau passe de main en main. Ce qui sauvera peut-être nos civilisations décadentes, c'est cette flamme d'apostolat qui part

Leur nourriture toute frugale se compose généralement d' « ugali, » bouillie de riz, de maïs détrempé et autres produits de leurs cultures. Une fois par semaine, elles partent à la recherche du bois mort, perdu dans la brousse ou en forêt et dont elles font de lourds fagots qu'elles rapportent sur leurs têtes. C'est ainsi que nos religieuses, loin de devenir de vagues copies des religieuses européennes, sont et resteront de vraies religieuses indigènes. »